

Déportés

*Que sont donc ces exils sans
mémoire ces rocs pulvérisés qui créent les
déserts ?*

*Que sont ces hommes sans
généalogies à offrir à leurs enfants ?*

Le sol disparaît, il n'y a plus de sol. Nous ne marchons plus, nous ne sommes plus au monde, nous ne sommes plus habitant de la Terre ni d'un lieu. Et pourtant nous sommes en un lieu, mais ce lieu-ci où on nous a mis, nous ne l'habitons pas encore. Mais il faudra bien, car hommes et femmes, nous existons et nous sommes toujours habitant si ce n'est d'un territoire, au moins du lieu où nous séjournons. Sous nos pas, car nous conservons la faculté d'avancer, ce qui nous porte n'est pas un sol, c'est une imprécision. Cela demeurera une imprécision, jusqu'à la fin malgré le temps et l'attention portés envers et contre tout car il faut, là aussi, survivre et demeurer humain.

S'il advint que se solidifiant, ce soubassement réussisse à nous porter ce n'est pas pour autant que nous construirons un parcours, nous ne ferons que passer sans laisser de traces qui soient véritablement notre marque ce n'est pas que nous n'accordons aucune attention à ce sol nouveau, non, c'est que notre esprit est attaché ailleurs. C'est que devant nos yeux une luminosité autre guide notre regard, tout comme d'autres amitiés animent nos cœurs. La conscience est chevillée à un autre temps, celui d'avant la plongée dans cette sorte de néant innommable, car nous ne sommes plus en notre monde et nous ne sommes pas dans celui-ci qui nous est imposé. Alors nous évoluons dans une espèce de brouillard et de faiblesse, d'insaisissable et d'effrayantes réalités nouvelles. Nous pourrions accepter et adopter puis aimer ces nouveautés, hélas une impossibilité demeure en nous ; accepter, adopter et aimer devient infaisable et bien souvent nous sommes comme retenus d'être nous-mêmes. Empêchés d'être ce que nous étions avant que l'on soit projeté au-delà d'une ligne d'horizon qui ne peut plus être une espérance, sinon en un rêve. Celui-ci est lui-même condamné à disparaître comme disparaissent au fil des jours et des nuits sans sommeil les souvenirs et les êtres aimés, abandonnés, que nous ne devons plus aimer sous peine de mourir à petit feu.

Arrivés vides et les poches vidées, empêchés par la force de la sentence d'emporter une quelconque trace de ce que nous fûmes, nous ne transportons que des pensées, des souvenirs, des regrets, de l'amertume et bien souvent une rage vaine, faible, s'éteignant si rapidement qu'aucune parole, aucune rencontre ne saura la relancer. Déposés en un non-lieu, ainsi déportés, nous vivons en une sorte d'exil d'un univers à jamais disparu, à peine une lueur lorsqu'il suffirait d'une frayeur sans nom pour nous conduire à la mort. Cette lueur, ultime force que nous portons avec nous, est comme ce léger souffle de la bouche qui maintient une braise vivante. Mais un jour nous lèverons le regard de la poussière où lors de

longue marche, se perdait notre souffle mais pas notre encore confus, désir de vivre, un jour viendra où nous aimerons à nouveau. Si nous parvenons à franchir un pont qu'il nous revient d'ériger à chaque respiration et au cours de chaque pensée, nous entrerons dans un autre temps où il nous sera sinon donné d'être pleinement des vivants passionnés, tout au moins il nous y sera possible d'aimer. Parce qu'aimer est au-delà du désir et de la volonté, aimer à son propre espace et il n'est pas donné aux humains de faire disparaître cet espace par une terrible déportation.

Au bout de la nuit, lorsque tout ce qui est devenu Vie paraît vint et simultanément achevé, quant de l'Avant, il ne restera rien et que des lieux parcourus enfin nous ne ressentons plus l'illusoire présence des Autres de qui nous sommes oubliés, alors il nous est possible de prendre le monde en un Tout et le temps passé comme une élaboration de ce que nous sommes devenus, il devient subitement possible d'être heureux et de retrouver notre humanité, pleinement être humain porteur de joie sur ce sol nouveau qui en disparaît plus. Parce que quelque soit le lieu nous sentons palpiter une nouvelle conscience nous révélant l'unité du monde, par cette sensation nouvelle nous ne sommes plus déportés mais engendrés là où nous sommes.